

# SOLARIS

Science-fiction et fantastique

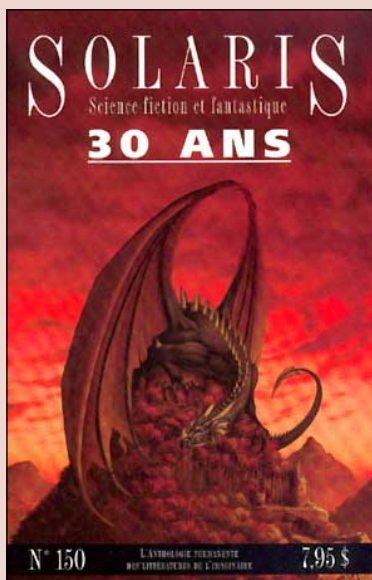
## Le volet en ligne

- 145 *Les Zines et les autres*  
P. Raud et N. Spehner
- 148 *Lectures*  
R. Bozzetto, J.-L. Trudel, N. Spehner,  
S. Lermite et E. Girard
- 161 *Sci-néma*  
C. Sauvé, H. Morin et C. Sauvé

N° 152

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE  
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



## Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Canada et É.-U. : 27 \$

Europe (surface) : 28 euros

Europe (avion) : 35 euros

International (surface) : 40 \$

International (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

**Solaris, C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6**

Courriel :  
**[solaris@revue-solaris.com](mailto:solaris@revue-solaris.com)**

Téléphone :  
**(418) 835-6890**

Fax :  
**(418) 838-4443**

Nom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :



**Solaris** est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 152 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 152 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

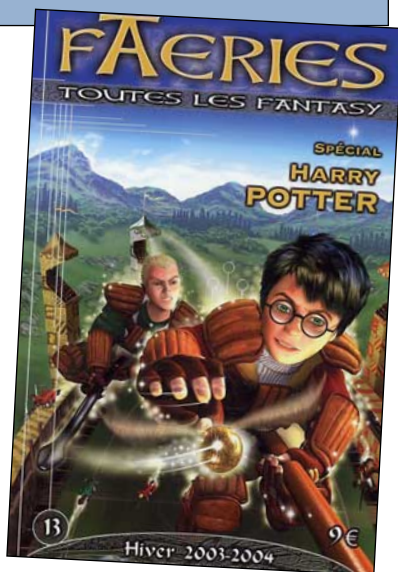
Date de mise en ligne : septembre 2004

© **Solaris** et les auteurs

# Les **Zines** et les autres

## **Faeries 13** (Hiver 2003-2004) Paris, Nestiveqnen, 160 p.

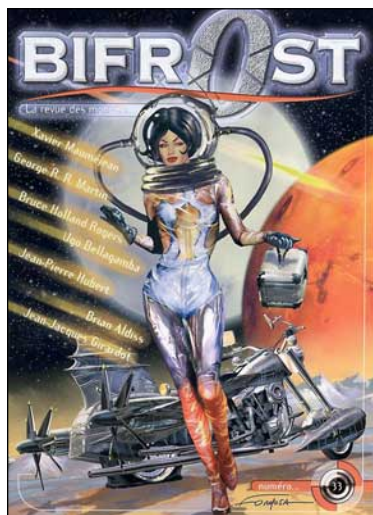
Actualité oblige, le numéro 13 de la revue **Faeries**, la revue de toutes les fantasy, est un spécial *Harry Potter*. En guise de hors-d'œuvre, nous avons droit à deux nouvelles : « Merveille » de l'anglaise Sarah Ash, nouvelle qui a été nominée au British Science-Fiction Award en 1998, et « Sept pour un secret », un texte solide du Canadien anglais Charles de Lint qui nous suggère que la magie n'est peut-être pas si loin... Le plat de résistance, c'est le dossier consacré aux aventures de Harry Potter. Chrystelle Camus fait une présentation de J. K. Rowling et l'article est complété par une brève présentation des produits dérivés (commerce oblige !). F. Mounier et Ch. Thiennot font un bref tour d'horizon des personnages et de l'univers des romans (un exercice fort utile pour les néophytes, comme moi...), après quoi ils nous proposent de découvrir les livres de la série. Denis Labbé y va d'une analyse pertinente intitulée « Un glissement des réalités » et récidive avec une étude de genre intitulée « Du fantastique à la terreur moderne ». Gilbert Millet propose d'abord une étude de « La Mythologie grecque dans *Harry Potter* » avant de présenter l'œuvre comme « un roman initiatique ». Christophe Tiennot souligne « Un succès mérité », Lucie Chenu nous énumère une liste d'œuvres « Dans la même veine », alors que Jean-Paul Pellen conclut le dossier par une présentation des « Jeux vidéos ». Un bon dossier, qui fait le point sur la série, mais qu'il faudra reprendre après



la publication des derniers volets de la série. Le reste du numéro propose plusieurs rubriques : une entrevue avec l'auteur Xavier Mauméjean, un article sur des auteurs de fantasy qui s'ignorent, par Henri Sacchi, et une présentation de petits maîtres de la fantasy par Elizabeth Goudge. Pour le dessert, des nouvelles francophones de Xavier Mauméjean, Charlotte Bousquet, Pierre Cuvelier et Alexis P. Nevil, plus les chroniques habituelles, toujours fort utiles. Un beau et bon numéro ! [NS]

## **Bifrost 33** (janvier 2004) Fontainebleau, Éditions du Béal', 190 p.

Quand je regarde ce bel objet, ce magnifique numéro 33 de « La revue des mondes imaginaires », je ne peux m'empêcher de penser à la belle époque des premiers **Requiem** (l'ancien nom



de **Solaris**) et aux moyens techniques « rudimentaires » dont nous disposions alors... Du papier glacé, des couleurs, un format livre... Tout ce que nous ne pouvions nous offrir alors ! Ah, nostalgie, nostalgie... Une seule chose ne semble pas avoir changé : l'aspect polémique, les crêpages de chignon entre fans, entre « clans », à mon avis tolérables dans un fanzine, mais indignes d'une revue professionnelle. Mais bon... c'est une revue *française*, pas vrai ?

Hé, hé... Soyons sérieux. Évidemment, dans ce numéro, comme dans les autres, il y a des nouvelles. Elles sont signées par Xavier Mauméjean, « La Faim du monde », Jean-Jacques Girardot, « Vous m'aimerez », Bruce Holland Rogers, « La Moitié de l'Empire » et George R. R. Martin qui présente le texte le plus important, « L'Homme en forme de poire ». Vient ensuite une longue, très longue partie intitulée « Carnets de bord » partie que je préfère dans n'importe laquelle de ce type de



revue : des articles, des critiques de romans, d'anthos et de bandes dessinées (beaucoup de critiques), des entrevues, notamment avec Ugo Bellagamba (que je connais pas, il est temps de me recycler !) interviewé par Richard Comballot, Jean-Pierre Hubert (par Richard Comballot), avec une bibliographie de ses œuvres de fiction (établie par Alain Sprauel), et des mémoires de Brian Aldiss. Ajoutez à cela un article intéressant de Roland Lehoucq sur « Les Voyageurs de l'impossible : au centre de la Terre » et vous avez là un numéro substantiel qui combine parfaitement la création, l'information et la critique, le tout dans une présentation superbe. Que veut-on de plus ?

Norbert SPEHNER

### Bifrost 34 : Spécial Uchronie

Il est toujours intéressant de lire des revues concernant la SF et le fantastique (je ne saurais trop vous conseiller d'en lire, voire au moins d'en consulter pour



connaître les dernières nouveautés), surtout pour voir ce que nos voisins outre-Atlantique nous concoctent. **Bifrost**, revue française qui fête avec le numéro 34 ses huit ans d'existence, nous propose un spécial uchronie. Et si... Et si Jeanne d'Arc n'avait été qu'une idiote patentée plus occupée à draguer qu'à sauver la France? Et si Victor Hugo s'était fait assassiner? Et si... Mais je n'en dirai pas trop, car les cinq nouvelles de la revue, écrites par de grands noms du genre (Jean-Pierre Andrevon, Paul Di Filippo, Johan Heliot, Gérard Millet et Xavier Mauméjean), sont délicieuses à lire : entre humour délirant (dois-je préciser qu'il s'agit d'Andrevon), existentialisme nostalgique ou patriotisme sacrificiel, elles sont toutes pleines d'un imaginaire débridé.

Outre les nombreuses critiques de livres (et il y en a beaucoup), qui couvrent tous les genres ou presque (roman,

bande dessinée, manga), il y a à lire quelques dossiers très intéressants : un « Spécial uchronie » en France (prenez des notes, vous trouverez probablement pas mal d'auteurs à découvrir), un spécial voyage sur Mars, un dossier sur Frederik Pohl, une entrevue avec Johan Heliot, jeune figure de proue de l'univers *steampunk*, j'en passe et des meilleures, pour vous laisser le plaisir de découvrir par vous-même le foisonnement joyeux, mais sérieux de la revue. Une réserve : le ton de certaines critiques de livres me paraît un peu artificiel et inutilement destructeur, dans un style « on est genre jeunes et branchés ». Que voulez-vous, ce n'est pas très objectif, mais il me fallait le souligner. Quoi qu'il en soit, c'est une revue à connaître, car elle participe à la diffusion de la SF et du fantastique d'une façon intelligente.

Pascale RAUD



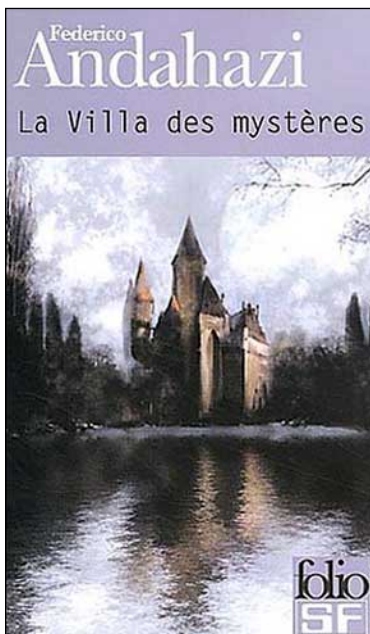


Federico Andahazi  
**La Villa des mystères**  
 Paris, Folio (SF), 2004

On connaît surtout, comme auteurs argentins de fantastique, ceux de l'ancienne génération : Borges, Cortázar, Ocampo, et Bioy Casares. C'est donc avec plaisir qu'on découvre un nouveau venu avec un roman gothique, par certains aspects, fantastique ou ironique, par d'autres. Gothique en ce qu'il se situe dans la villa Diodati, célèbre villa qui vit naître **Le Vampire** de Polidori/Byron, et le **Frankenstein** de Mary Shelley. La question qui se pose a tou-

jours été : pourquoi en cet endroit ? et pourquoi à ce moment-là ? C'est ce « mystère » que le texte de Federico Andahazi élucide à sa manière, en ouvrant d'ailleurs sur d'autres énigmes, mais en conduisant le lecteur à une remise en question de l'originalité de certains auteurs connus et reconnus comme auteurs de textes fantastiques. Le roman est composé de lettres reçues par Polidori, reclus comme les autres à la villa Diodati, de lettres échangées entre un certain Legrand, père de triplées : deux jumelles ravissantes et semblables, et un monstre qui est leur sœur, à l'accouchement desquelles a assisté le docteur Polidori. Ce tératome est au cœur de la production européenne de récits fantastiques, et se nourrit du liquide séminal d'auteurs en manque d'imagination. Aussi bien Byron, que Pouchkine, Tieck que Hoffmann, et même Chateaubriand ont adressé à leur « muse » des lettres de remerciements, et l'ont, comme Polidori – dont **Le Vampire** aura un énorme succès –, nourrie comme il l'a fait, pensant être le seul élu. Dans le cadre retrouvé des brouillards genevois de l'an 1816, une promenade sentimentale dans l'univers des origines du fantastique. À lire absolument.

Roger BOZZETTO



Fabrice Colin  
**La Saison des conquêtes**  
 Paris, J'ai Lu, 2003, 220 p.

Même s'il s'agit du deuxième volume de la série de *Winterheim*, il est relativement aisé de prendre le train en marche de ce qui est annoncé comme

une trilogie. Dès les premières pages, le protagoniste, Janes Oelsen, ressasse ses souvenirs et la mort de celle qu'il aimait. On voit aussi le chef des Faeders divins à l'œuvre et Livia, bien vivante, se soumettre à un mariage obligé. Les enjeux sont rapidement définis : les trois Ténèbres (les sœurs qui veillent sur le monde de Midgard depuis que les dieux se sont retirés à l'intérieur d'Asgard) ont forgé un anneau, l'Anthémion, pour payer les dragons de leur labeur et de leur participation à la construction de la citadelle d'Asgard.

Cependant, cet anneau incorpore toutes les poussières laissées par les âmes des mortels, qui alimentaient chaque génération successive en croyances. Depuis la création de l'Anthémion, des hommes et des femmes naissent qui ne peuvent plus croire aux dieux et ces derniers meurent en se pétrifiant. Wultan, chef des Faeders, veut échapper à ce sort et récupérer l'Anthémion pour le défaire, mais il a besoin de Janes Oelsen, le fils des Ténèbres, car les Faeders ne peuvent pas toucher à l'anneau...

Le reste du roman consiste en un chassé-croisé plus ou moins crédible. Après avoir longtemps hésité et cru Livia morte, Janes décide de partir à sa recherche, mais il rencontre d'abord des saltimbanques qui escortent le corps endormi de Livia. Ils l'encouragent à venir avec eux arracher l'Anthémion aux mains de son possesseur pour sauver Livia. Janes finit par se méfier et s'enfuit en emportant Livia, toujours inconsciente. Son équipée en compagnie d'une sorcière et d'un ami fidèle, le for-lanceur Davënger, se termine par un accident qui tire Livia de sa torpeur. Mais les troupes de Wultan ne tardent pas à remettre la main sur Livia, se servant d'elle comme otage pour faire pression sur Janes et obtenir sa coopération. Une guerre s'engage contre un héritier des dragons devenu un renégat,



Aldrig le draaken. À la faveur de cette guerre, Janes doit s'infiltrer dans la place forte d'Aldrig et s'emparer de l'anneau...

L'écriture de Colin est somptueuse et son inspiration ne tarit jamais, aussi poétique qu'originale. Cependant, le récit n'arrive pas à soutenir l'intérêt du lecteur, l'auteur allongeant la sauce plus d'une fois avant de reprendre le fil de son histoire. La narration est grevée de va-et-vient inutiles dans le temps et d'éléments inexplicables. Par exemple, le lecteur saisit mal pourquoi les saltimbanques, qui sont en fait des Faeders, ne maîtrisent pas Janes dès qu'ils sont hors de vue d'Yslen et ne le jettent pas dans un de leurs chariots, solidement enchaîné... Pourquoi ont-ils besoin de lui jouer la comédie ?

Les affres morales et physiques des personnages sont plus décrites que vécues. Les personnages de Colin sont tristes, le ton est mélancolique à souhait et il se passe des choses terribles, mais

l'allégorie, ou la sensiblerie selon les cas, l'emporte sur l'émotion vraie. Les Faeders accumulent les atrocités, mais l'auteur en fait à la fois trop et pas assez. Quand Janes se fait capturer, que Livia soit en danger devrait suffire à le pousser dans ses derniers retranchements. Sinon, que pèsent quelques morts de plus ou de moins alors que la fin du monde menace ?

La narration est entrecoupée de digressions et d'envols imaginatifs où se déploient toute la poésie et toute la fantaisie de l'auteur. Malheureusement, ils tendent à ralentir ou brouiller le déroulement d'une histoire déjà poussive. En particulier, lorsque Janes et ses amis voyagent par monts et par vaux, le récit se montre incapable de retenir l'attention du lecteur.

En touchant au terme du roman, le lecteur se demande, un peu injustement sans doute, si ces différents intermèdes – à Yslen ; en compagnie des bateleurs ; dans les montagnes et les bois de Darkwald – n'étaient pas de simples détours et des délais garnissant les pages du livre en attendant que les Faeders amènent Janes au seuil du repaire d'Aldrig, le détenteur de l'anneau... Après tout, que faut-il retenir de ces épisodes erratiques ? Eh bien, Janes a retrouvé Livia pendant quelques jours, dont le nombre n'est pas précisé et dont rien n'est su entre le moment où elle s'offre à lui et celui où elle se fait capturer...

C'est charmant, et plutôt mince. Janes ne se rend même pas compte de l'inanité de ses efforts, qui aboutissent à des résultats de moins en moins heureux. Alors qu'il est réduit au rôle de pion, Janes est-il furieux ? abattu ? désespéré ? Non. Il est plutôt perplexe. Interdit. Stupéfait. Il se souvient d'avoir été en colère... Quand on l'invite à prendre l'anneau, il avance tel un automate, comme pour accomplir ce qu'il a vu en songe et non parce qu'il a une intention quelconque.

Bref, Colin livre un roman qui hésite entre la joliesse des contes de fée et un romantisme ténébreux lourd de sang et de larmes. Ce qui manque, c'est le souffle de l'épopée. Même si la prose de Colin s'anime dans le dernier tiers du livre, alors qu'on sent la proximité de Ragnarök, cela ne suffit pas plus que la chaleur humaine fournie par les amours de Janes ou par l'élégante imagination de l'auteur.

Sans avoir lu le premier tome et sans avoir l'intention de lire la suite, je ne saurais dire s'il s'agit d'un volume essentiel à la trilogie, mais il semble peu propice à piquer la curiosité du néophyte. Cependant, si on s'est déjà attaché aux sorts de Janes et de Livia, des héros aux destinées surhumaines, il se peut que **La Saison des conquêtes** suffise à relancer les attentes. [JLT]

Steven Barnes

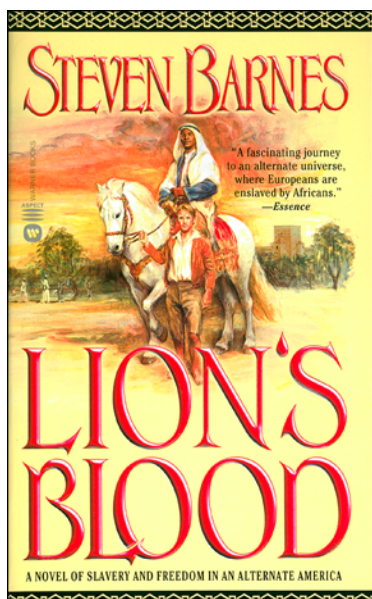
**Lion's Blood**

New York, Warner, 2003, 602 p.

À la base, il s'agit d'une uchronie, lancée par le départ de Socrate pour l'Égypte un an avant sa condamnation à mort dans l'histoire que nous connaissons. La philosophie grecque poursuit donc son essor en terre africaine et oriente les ambitions d'Alexandre le Grand vers l'Égypte dont il fera une grande puissance. La défaite de Rome par l'alliance de Carthage et de l'Égypte s'ensuit. Lorsque l'Islam est fondé par Mahomet, il s'appuie sur les empires riverains du Nil et il s'étend jusqu'au Nouveau Monde, découvert par des négociants africains tandis que l'Europe demeure affaiblie par les pestes propagées des siècles plus tôt.

Cependant, l'action du roman débute en Irlande, au dix-neuvième siècle de notre ère, lorsqu'un jeune garçon est capturé par des pillards scandinaves. Aidan voit son père mourir sous ses yeux et il est vendu à des marchands d'esclaves





qui lui font traverser l'Atlantique. Il se retrouve sur une plantation dans la colonie de Nouvelle Djibouti, qui occupe une partie du Texas actuel. Les Noirs musulmans qui exploitent le labeur des esclaves blancs capturés dans toute l'Europe appellent ceux-ci des fantômes et les traitent avec une dureté qui rappelle celle des plantations du Sud esclavagiste. Néanmoins, le jeune Aidan noue une amitié précaire avec Kai, le fils cadet de son propriétaire. Mais cette amitié survivra-t-elle à leur différence de condition et aux aléas de la vie ?

Barnes imagine donc un renversement complet de l'histoire de l'Amérique du Nord. L'idée d'une société de maîtres noirs et d'esclaves blancs n'est pas nouvelle, ayant déjà été exploitée par Heinlein dans *Farnham's Freehold*, par exemple. Barnes n'épargne rien de la brutalité de l'esclavage à ses lecteurs. Cependant, le personnage principal du roman n'est pas l'esclave qui rêve d'une liberté en apparence impossible, mais bien son propriétaire, Kai.

Celui-ci apprend peu à peu à se libérer des préjugés de son éducation et à rechercher une voie plus honorable que celle de son oncle, mentor implacable et guerrier renommé. Sur le champ de bataille, Kai et Aidan vont affronter la mort ensemble, pour se libérer l'un comme l'autre de ce qui les emprisonne.

En se concentrant sur l'histoire purement personnelle d'Aidan, Barnes esquisse le problème de l'esclavage comme institution. La métamorphose de Kai doit beaucoup aux circonstances particulières de son amitié avec Aidan et de sa conversion au soufisme. Néanmoins, Barnes signe une authentique saga familiale, marquée par des épisodes d'une grande intensité, sensuels ou sanguinaires, mais toujours humains. Malgré les quelques aperçus de l'uchronie, il s'agit d'abord d'une fresque qui intéressera surtout les amateurs de romans historiques.

[JLT]

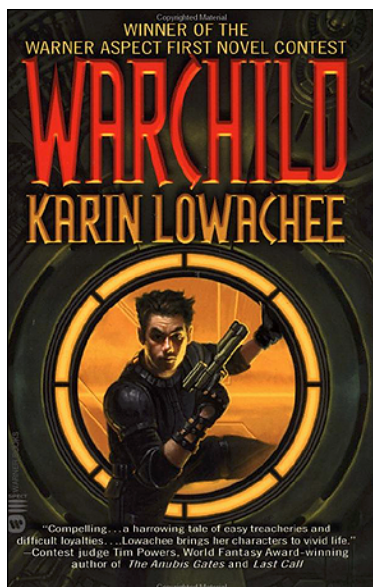
Karin Lowachee

**Warchild**

New York, Warner, 2002, 451 p.

Ouvrage primé par le concours du meilleur premier roman de Warner Aspect, *Warchild* mise sur l'intensité plutôt que sur la nouveauté. Le lecteur se retrouve en terrain connu, déjà balisé par des auteurs tels C. J. Cherryh pour le conflit de loyautés ou David Weber pour la description de la vie militaire dans l'espace. Le cadre est familier : deux civilisations spatiales s'affrontent en menant une guerre larvée, compliquée par la présence de pirates et de commerçants spatiaux plus ou moins neutres. D'une part, il y a les humains de la Terre. De l'autre, il y a une race extraterrestre qui a obtenu la sympathie de dissidents humains.

Pris entre deux feux, ou plus, il y a le jeune Joslyn Musey. Le vaisseau marchand qui était son foyer est attaqué par des pirates qui tuent ses parents et



le capturent. Il n'a que huit ans, mais le capitaine des pirates fait de lui son protégé. Joslyn arrive à s'échapper à la faveur d'une attaque des extraterrestres, mais c'est pour tomber entre leurs mains. L'orphelin est adopté par le chef de guerre des extraterrestres, Niko, le fils d'exilés humains.

Soumis à un rude entraînement, Joslyn se prend d'affection pour Niko. Devenu adolescent, il accepte une mission périlleuse : l'infiltration d'un vaisseau de guerre terrien. Mais il n'est pas le seul à n'être pas ce qu'il prétend être et son passé ne tardera pas à le rattraper.

Lowachee signe un premier roman impressionnant. Le style frise parfois le laconisme, mais il démontre aussi beaucoup de souplesse, exprimant avec une égale éloquence le point de vue d'un enfant traumatisé, la philosophie d'extraterrestres encore attachés à leurs traditions et le parler dru des militaires. Cette langue courte et percutante convient certainement au point de vue d'un adolescent encore jeune et à la vie

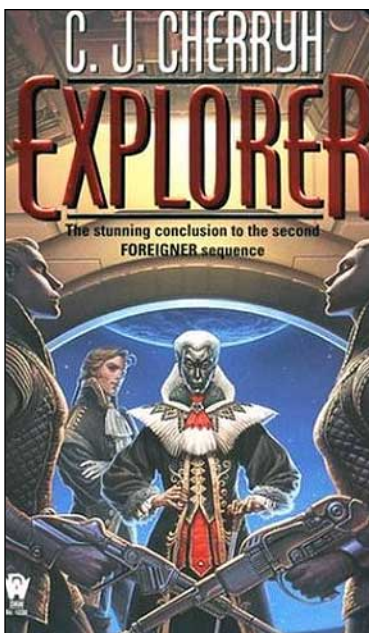
mouvementée d'un soldat plongé en plein conflit. Lowachee rend à merveille les réactions d'un adolescent à qui on demande de devenir espion et qui dissimule une sensibilité d'écorché vif sous des dehors taciturnes. Elle ne renouvelle pas le genre, mais les amateurs du genre, à mi-chemin entre la SF militaire et les romans les plus virils de Cherryh, devraient apprécier. [JL7]

C. J. Cherryh

**Explor**

New York, DAW, 2003, 523 p.

Cherryh conclut de belle manière la deuxième trilogie inscrite dans l'univers décrit initialement dans **Foreigner** (1994). Tout a commencé quand le *Phoenix*, un astronef d'origine terrestre, s'est égaré loin de ses bases. Les humains à bord se sont scindés en factions rivales. Les uns ont occupé des stations spatiales construites avec les moyens du bord, les autres ont choisi de s'installer



sur la planète des *atevi*, des extraterrestres foncièrement étrangers aux schèmes de la pensée humaines. Puis, le temps a passé, plus rapidement à la surface des planètes que dans l'espace entre les étoiles. Le retour inattendu du *Phoenix* a changé les conditions de la coexistence des *atevi* et de leurs compatriotes humains.

Au cœur de ces rencontres entre mentalités opposées, Bren Cameron demeure le personnage principal, intermédiaire désormais aguerri. Après avoir redéfini les rapports entre *atevi* et humains sur sa planète natale, il a été envoyé à bord du *Phoenix* en compagnie d'une délégation d'*atevi* de haute volée. Ils doivent contacter la dernière station habitée par des humains. Ceux-ci seraient entrés en contact avec d'autres extraterrestres, plus ou moins à leur corps défendant.

L'essentiel du roman est consacré d'abord au récit de la dernière partie du voyage. Humains et *atevi* embarqués à bord de l'antique *Phoenix* apprennent à se faire confiance. Les survivants grisonnants de l'équipage original révèlent des secrets qui multiplient les interrogations. Les événements se précipitent lorsque le *Phoenix* arrive à destination. Les autorités de la station se montrent récalcitrantes et un astronef extraterrestre est embusqué aux confins du système. La situation exigera de Cameron et de ses alliés tout leur courage, toute leur ingéniosité et même plus.

Cherryh arrive au port après avoir fouillé les aléas des contacts entre étrangers (humains ou non) dans cinq livres successifs. Elle met donc en scène des personnages qui sont, pour la plupart, apaisés. Si les incertitudes de la situation les tourmentent, ils ne doutent plus d'eux-mêmes. Leurs ennemis ne sont pas des entités maléfiques comme on en rencontre trop souvent encore dans la science-fiction, ce sont la perversité et la stupidité humaines. Les amateurs

de *space opera* trouveront dans ce roman une combinaison de suspense, de sagesse et même d'une dose d'humour tranquille. Si Cherryh signe un ouvrage moins haletant que d'autres, sa lecture n'en est pas moins agréable ou prenante. [JLT]

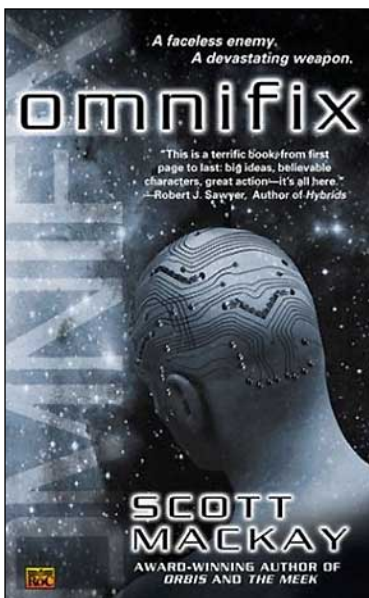
Scott Mackay

**Omnifix**

New York, Roc, 2004, 408 p.

L'auteur canadien Scott Mackay aime les romans dont le titre commence par O – peut-être parce qu'il a remporté le prix Okanagan de la nouvelle. Après **Outpost** et **Orbis**, voici **Omnifix**, le nom d'un traitement nanomédical pour les victimes d'une guerre futuriste.

En effet, la Terre a été attaquée par de mystérieux extraterrestres usant de plates-formes orbitales automatisées et d'armes nanotechnologiques infectieuses. Ces armes ont contaminé la flore et la faune, entraînant des transformations



bizarres. Elles ont aussi tué des millions de personnes ayant dépassé la trentaine et condamné les autres à une nécrose progressive de leurs membres. Les enfants infectés ne dépasseront pas trente ans, subissant une détérioration différente mais non moins horrible.

Le chercheur Alex Denyer est un spécialiste des technologies extraterrestres. Son père est mort dans l'attaque, comme des millions de Terriens, et son enfant est infecté. Or, une nouvelle plate-forme s'approche de la Terre, plus grande que les précédentes mais apparemment inerte. Faut-il en avoir peur ? Comme les relations sont tendues avec les colons martiens, les survivants terriens tiennent à s'en assurer par eux-mêmes et Alex va faire partie la mission...

Mackay signe un roman qui combine l'action et le suspense. Alex est un scientifique sans expérience politique qui s'est mis à dos son cousin, le dirigeant d'une enclave qui a survécu à l'effondrement des États-Unis après l'offensive initiale des extraterrestres. Lorsqu'il perd son emploi de chercheur, il est plongé dans une série d'aventures dont il ne distingue pas tout de suite le responsable. Si Alex se découvre des ressources insoupçonnées, l'auteur se montre peut-être un peu trop généreux avec ses personnages. Le *happy end* hollywoodien est si complet qu'il manque un peu de crédibilité. Le roman n'en est pas moins passionnant et l'extrapolation science-fictionnelle pleinement convaincante. [JLT]

Johan Heliot

### **Obsidio**

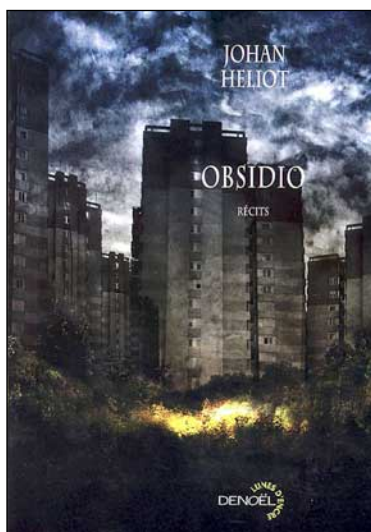
Paris, Denoël, 2003, 458 p.

Si **Obsidio** réunit trois récits, il s'agit en fait, selon les critères américains de longueur, de deux romans, « Les maux blancs » et « Obsidio », et d'une *novelle*, « Retour aux sources ». Il n'y a pas si longtemps, il aurait été parfaitement possible de publier les premiers sous des

couvertures distinctes. Souci de rentabilité de l'éditeur ou souci de rejoindre des lecteurs de plus en plus friands de pavés ?

Dans ce livre, Heliot laisse de côté le *steampunk* qui l'a fait connaître et se lance dans le fantastique franc, en empruntant son style au roman noir. Il prend ses décors dans la France contemporaine des banlieues nouvelles, des lotissements pavillonnaires, des centres commerciaux et des firmes blotées le long des autoroutes. Mis à part les protagonistes exceptionnels de « Maux blancs », la plupart des personnages incarnent une certaine désespérance française. Soit ils s'anesthésient grâce à la drogue, au sexe ou au travail, soit ils souffrent de vivoter dans un monde qui n'a pas de place pour eux, soit ils sont trop bornés ou racistes pour s'en apercevoir.

Entre les deux romans, « Retour aux sources » s'en tient plus ou moins à la science-fiction. Le personnage principal, Martin Adnot, est un cadre dont l'existence sans histoire commence à déraiper. Une créature étrange lui apparaît un soir et lui inspire une telle horreur qu'il





sollicite l'aide d'un informaticien un peu anarchiste... La révélation finale, censée expliquer le basculement d'Adnot dans le monde habité par une autre humanité, est quelque peu brinquebalante, mais le suspense est bien mené. On ne peut reprocher à ce texte que la personnalité falote du principal intéressé qui ne s'anime qu'en prenant contact avec cette autre réalité... au moment où l'histoire se termine.

Les personnages de « Maux blancs » n'ont rien de falot. Les parents ont survécu aux camps de la mort des Nazis. Le père assassine d'anciens Nazis et finit par mêler son fils à ces exécutions. Cependant, le gamin est capturé et passe quinze ans en prison. Il y fait l'apprentissage du métier de tueur à gages et en sort dominé par l'idée de retrouver son père. Et de régler ses comptes. L'aventure commence donc comme un polar noir... et s'achève comme un thriller fantastique.

Le narrateur est ce jeune homme qui a découvert la littérature en prison et qui nous raconte ses aventures avec une fort belle plume. L'intrigue, cependant, n'est pas à la hauteur du style. Les péripéties aboutissent en général à des épanchements d'hémoglobine et si l'auteur finit par ficeler quelque chose qui se tient, c'est en tirant de sa poche quelques tours de passe-passe qu'il vaut mieux ne pas approfondir. Des zones d'ombre subsistent et il est loin d'être sûr que l'intrusion d'éléments fantastiques sert vraiment les intérêts de l'intrigue. Même si les personnages principaux, tous des tueurs d'expérience, ne sont guère sympathiques, ce roman plaira quand même par sa langue et par ses péripéties, pour ceux qui aiment le saignant.

Le roman éponyme, « Obsidio », est nettement plus réussi. L'auteur campe des personnages plus convaincants et il noue avec habileté des intrigues convergentes. Heliot nous présente une ville de la province française dont la frange

récemment urbanisée compte son lotissement cossu (le Bois-Carré), sa cité (Aragon), son carrefour commercial en terrain neutre et sa zone industrielle avortée (les Friches). Un matin d'octobre, le monde prend fin. L'électricité s'arrête, les téléphones ne fonctionnent plus et le centre-ville disparaît sous une nuée de cendres.

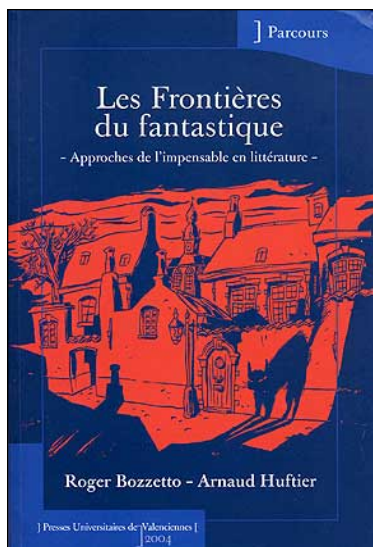
L'histoire s'intéresse à une poignée de personnages dont les destins s'entrecroisent. Le médecin, Martial, qui trompe sa femme Monique avec sa secrétaire Karine. Julien, le punk en marge. La prof du lycée, Sylvie. Vincent et Brahim, petits voyous de la cité. Gemal, l'ilotier né dans la même cité... Ceux-ci succombent rapidement à leurs peurs et à leurs pulsions dans un contexte de *fièvre obsidionale* (« psychose collective qui frapperait la population d'une ville assiégée »). Les survivants essaient alors de comprendre le phénomène qui a accablé leur monde, puis de fuir...

Récit haletant, semé de rebondissements à bon escient, « Obsidio » ne pêche en fin de compte que par sa résolution. Comme dans les autres textes, les révélations embrouillent plus qu'elles n'éclairent. Œuvre ambitieuse par les nouveaux territoires que l'auteur défriche, **Obsidio** vaut surtout pour le roman éponyme, qui devrait plaire aux amateurs d'horreur. (Carpenter et Cronenberg sont invoqués en quatrième de couverture.) Et l'évocation de la France actuelle est croquée avec beaucoup de vigueur, sinon de hargne.

Jean-Louis TRUDEL

Roger Bozzetto & Arnaud Huftier  
**Les Frontières du fantastique**  
 Presses de l'Université de Valenciennes (Parcours), 2004, 382 p.

La prochaine fois que quelqu'un vous demande une définition du fantastique, je vous suggère de vous servir de cette belle image : « De même, si les philosophes dits des Lumières avaient



pour ambition de mettre au clair les choses cachées, ils oublient qu'allumer une bougie c'est aussi créer une ombre : cette ombre, le fantastique l'explore. » Lumineux, non ? Ce bijou de métaphore se trouve dans le texte d'introduction d'un ouvrage théorique magistral sur le fantastique, **Les Frontières du fantastique**, sous-titré « Approches de l'impensable en littérature », de Roger Bozzetto, un fidèle collaborateur de **Solaris**, et d'Arnaud Huftier. Les deux compères sont d'éminents professeurs d'université (Huftier est aussi ingénieur), le premier en Provence, l'autre à Valenciennes. Les deux ont en commun leur amour inconditionnel de la littérature fantastique et une connaissance encyclopédique du genre. Il s'est écrit de nombreux ouvrages sur le fantastique au cours des dernières années. On peut alors se demander s'il reste quoi que ce soit à dire sur ce genre disséqué, analysé sous toutes les coutures. Il semble bien que oui puisque les auteurs ont privilégié un angle inhabituel, une approche nouvelle. Je n'ai ni pas la prétention, ni le courage, ni même le talent pour résumer

en quelques lignes le contenu très riche de cet ouvrage. J'opterai pour la solution de facilité en vous citant un extrait de la quatrième de couverture fort éloquent qui précise leur option : « Nous entendons décaler la perspective : au lieu de partir du fantastique comme centre et nous enfermer sur l'idée de genre, nous refusons de nous soumettre aux présupposés culturels des instances de légitimation. Sans négliger les récits usuellement sollicités nous posons l'importance de certains textes fréquemment sous-évalués, de certaines sphères culturelles généralement négligées, ainsi que celle de la critique étrangère trop souvent jugée inadaptée à l'horizon "français". »

À terme, un parcours divergent s'impose, avec à la clé une nouvelle vision des frontières et des effets de fantastique. Du coup, ils vont explorer les frontières de la religion et des mythes, les frontières de la raison, de la science, de la loi et du magique (avec examen des notions de merveilleux, de *real maravilloso*, de *magisch realism*, de réalisme magique, de fantasy). Attention, cet ouvrage n'en est pas un de vulgarisation ! C'est une étude universitaire dense, solide, abondamment illustrée par des exemples, comme il se doit, et qui demande beaucoup d'attention. Sans tomber dans le sabir loufoque et prétentieux pratiqué par certains de leurs collègues, Bozzetto et Huftier emploient tout de même un langage spécialisé et ce style inimitable que dans le futur on appellera peut-être « lingo dingo universitaris ». Tout ça pour vous dire que c'est du (très) sérieux, que ça se lit lentement, bref, que ça se mérite ! Précisons que l'ouvrage se vend 22 euros (port inclus) et qu'on peut le commander aux Presses Universitaires de Valenciennes, Université de Valenciennes, le Mont Houy Extension Flash, 59313 Valenciennes Cedex 9, France.

Norbert SPEHNER

Terry Goodkind

# La Pierre des larmes

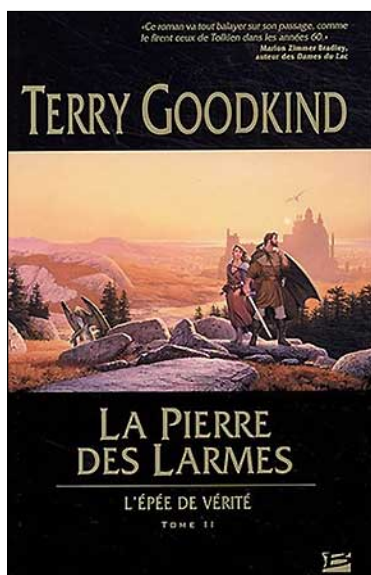
Paris, Bragelonne, 2004, 756 p.

On trempe dans cet énorme roman de fantasy chevaleresque comme dans l'aube de la narration : une aube longue et parfaite, contenant toutes les couleurs de la nuit qui précède et du jour qui suivra : à la fois épique, théâtral, courtois, militaire, (pseudo) philosophique, géographique, économique, fantastique en abyme et trompe-l'œil. Un kaléidoscope de mots, de situations et de sensations, tantôt encore naïfs et tantôt d'une violence extrême, souvent ambigu. La fantasy *made in Goodkind* continue de réinventer les poncifs de la mode originelle ; les continuateurs de grand-papa Tolkien peuvent trembler : voilà un concurrent qui a des arguments.

Les nouvelles aventures du Sourcier Richard et de la belle Kalhan se déroulent immédiatement après la chute du tyran Darken Rahl, narré dans le premier tome **La Première leçon du sorcier** (voir la critique de Richard D. Nolane

dans le volet en ligne de **Solaris 150**). Cette victoire a eu son revers, puisqu'en révélant le terrible pouvoir des boîtes d'Orden, elle a déchiré le Voile – cette barrière qui sépare le royaume des vivants et des morts – et ouvert la porte au monstrueux Gardien. Contre le seigneur de l'Anarchie, les règles du jeu sont biaisées, et les héros doivent avancer dans l'inconnu, au milieu de périls redoublés. Chacun doit suivre son destin, traverser ses épreuves de souffrance. Destin et épreuves qui les mèneront partout dans les contrées du Milieu et à ses confins : de l'Ayðindril corrompu par les séides de l'Ordre Impérial et qui sera libéré dans un bain de sang, jusqu'au rivage de l'ancien monde, Tanimura et le palais des Prophètes – où Richard et son héritage seront enfin confrontés –, en passant par D'Hara et la vallée des Âmes perdues. Tout un espace géographique et humain s'ouvre, se révèle, s'ensanglante, s'enchant sous les pas mortifères, conquérants et amoureux du Sourcier. Pour devenir simplement sorcier, comprendre la Deuxième Leçon s'avérera indispensable : toute action à son revers ; il faut « savoir faire le bon choix, même quand il vous brise le cœur ». L'équilibre est à ce prix.

Goodkind utilise la mémoire fraîche de la *high fantasy* moderne, des noms et des lieux qui sonnent familièrement à l'oreille, avec une dose de mystique baba cool/new age et de cynisme machiavélique. Le livre emprunte aussi beaucoup au cycle de Robert Jordan (**La Roue du temps**), on est frappé du nombre de similitudes que développent les deux univers : le sauveur désigné par les prophéties, l'ordre de sorciers, la société secrète des serviteurs du Mal, les objets de pouvoir, etc, etc. Mais où Jordan est capable de consacrer plusieurs volumes à un pet de mouche, Goodkind démontre un dynamisme qui surprend et séduit. Une histoire complète (avec



*happy end* de rigueur), un livre. Tant qu'il se tiendra à ce programme, Good-kind a des chances de ne point trop lasser. [SL]

Nicos Panayotopoulos

### Le Gène du doute

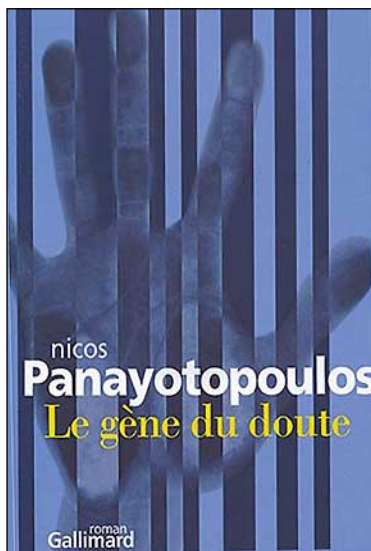
Paris, Gallimard, 2004, 201 p.

Un roman racontant à ses premiers lecteurs (les critiques) leur vanité et leur prochaine disparition ne peut pas être tout à fait évité ni, a priori, tout à fait mauvais. Celui-ci est réussi : il donne un plaisir léger.

On y découvre un monde, vers 2050, où le doute sur la qualité d'artiste, et en particulier d'écrivain, n'existe plus : un test fiable, le test Zimmermann, permet d'identifier le gène de l'art. Suite à cette découverte, les critiques disparaissent ou se transforment en simples attachés de presse (ce qui n'est pas toujours de la science-fiction). L'évaluation des intermédiaires est devenue sans objet.

Surtout, la planète éditoriale change. À l'exception des auteurs de grands *best-sellers*, nommés les « prémunis », chaque écrivain doit passer le test. Les « invalides » et ceux qui refusent de s'y soumettre ne sont plus édités. Leurs livres sont pilonnés. On les oublie. Les cadavres des grands morts sont exhumés et leurs os, comme ceux d'Yves Montand, analysés. Jusque-là, le temps effectuait le tri à la sortie. C'était un tri toujours douteux, variable selon l'époque et le lieu. Désormais, grâce au test Zimmermann, le tri se fait à l'entrée. Le grand public, naturellement, suit.

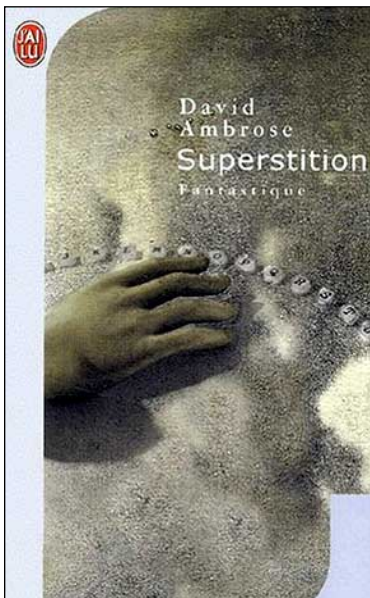
Le marché était jusque-là victime de surproduction ; soudain il se raréfie. Le flot ambigu et redoutable des récits autobiographiques se tarit : « N'ayant plus à faire la preuve de sa condition d'écrivain, l'auteur se passait à présent de ces piètres artifices visant à gagner l'attention du lecteur. » La fiction règne sous forme de produit garanti par le test.



Les petites maisons meurent. La concentration éditoriale est presque absolue. Les grands groupes éliminent les comités de lecture, devenus inutiles. Leur unique problème est la matière première : trouver l'écrivain au berceau. Ils prospectent jusque dans le tiers-monde les « bébés savants », mais, très vite, ça ne suffit pas : on peut avoir le gène de l'écrivain et n'avoir rien à écrire, ou simplement être paresseux. Les nègres deviennent plus nécessaires que jamais. Et où les trouver, sinon chez les « invalides » ou ceux qui ont refusé de passer le test ? S'ils n'ont pas le gène de l'artiste, certains n'en sont pas moins de solides romanciers.

Cette fable est d'ailleurs racontée par l'un d'eux, l'écrivain moribond James Wright. Naguère, il a eu son petit succès avec ses deux premiers romans ; puis il refuse le test Zimmermann. Il disparaît. Une prostituée sadomasochiste, sorte de lectrice idéale, lui redonne le goût d'écrire – jusqu'au jour où il rencontre un ancien critique devenu rabatteur de nègres pour un grand groupe. Le reste,





vous le lirez. La confession de James Wright s'appelle : « Portrait de l'artiste en moribond ». Le titre renvoie à Joyce ; la littérature semble parvenue à l'autre bout de la rue. La postface est de l'auteur, Nicos P. Elle remet l'ensemble en perspective, Panayotopoulos se projette dans son propre récit de science-fiction, devenant le protagoniste final de la fable qu'il raconte – mais toujours avec humour.

**Le Gène du doute** a un double mérite : il dénonce la situation artistique et éditoriale contemporaine en inventant une histoire du futur qui n'ennuie pas ; qui réserve même des surprises, comme dans les romans à suspense ; et qui se paie le luxe étrange d'être écrite avec négligence, marquée d'incises un peu lourdes et d'images éculées : comme si James Wright méritait le sort que le test Zimmermann lui a réservé.

L'auteur du roman, un Grec de 40 ans, est « ingénieur de formation » et cinéaste. Dans l'un de ses films, on découvrirait le thème que l'on retrouve

dans **Le Gène du doute** : la hantise face à un destin entièrement déterminé par d'autres. Le livre semble également inspiré par **Gattaca**, ce grand film mélancolique de science-fiction, réalisé en 1997 par Andrew Nicol. Un homme génétiquement écarté y lutte pour se réapproprier sa vie. En 2004, le gène de l'art n'existe toujours pas ; mais celui du succès, cette obsession commerciale devenue existentielle, semble sur le point d'être identifié. En tout cas, de plus en plus d'éditeurs le cherchent, ou font comme s'ils l'avaient déjà trouvé.

Sam LERMITE

David Ambrose

**Superstition**

Paris, J'ai lu, 2000, 413 p.

Sous la direction de Sam Towne, docteur en parapsychologie de l'université de Manhattan, une équipe de volontaires tente de montrer le pouvoir de l'esprit sur la matière. La journaliste Joanna Cross, dont le travail consiste à démasquer et à démystifier les charlatans qui œuvrent dans le vaste domaine de la voyance, se joint au groupe.

Le premier objectif est de créer un fantôme imaginaire. Les membres du groupe élaborent la biographie fictive d'Adam Wyatt, héros américain de la guerre de l'Indépendance, compagnon de La Fayette, époux d'une des favorites de la reine Marie-Antoinette, bref, un personnage historique plus vrai que nature. Un portrait d'Adam est dessiné afin que tous se souviennent de l'homme qu'ils ont imaginé. Le deuxième objectif est d'entrer en contact avec ce dernier. L'enjeu scientifique est de prouver que si plusieurs personnes voient, entendent ou perçoivent la présence d'Adam, l'explication la plus plausible repose sur la télépathie ou encore la psychokinésie.

Ce qui n'a été qu'un jeu intellectuel abstrait prend un tour inédit lorsque le groupe parvient à communiquer avec Adam Wyatt à l'aide d'un oui-ja. Au fil

des rencontres, les volontaires dialoguent avec cet Adam imaginaire qui manifeste ses humeurs en frappant sur une table. Certains sont persuadés qu'un agent extérieur intervient, alors que Sam Towne a la conviction profonde que les phénomènes paranormaux sont créés par l'esprit du groupe.

Suite au décès de l'une des leurs, les participants décident d'un commun accord de dématérialiser leur « créature » qui semble avoir échappé à leur contrôle. Un sentiment de peur et d'impuissance s'empare du groupe lorsque deux autres membres trouvent la mort dans un accident de voiture. Est-ce que la « chose » née de leur esprit est responsable de ces morts ? Au fil du roman, tous ceux qui ont participé à la création d'Adam cessent d'exister les uns après les autres. La moindre preuve audio et vidéo disparaît. Comme si l'expérience n'avait jamais eu lieu un an auparavant... Étonnamment, le monde dans lequel semble exister Adam Wyatt n'est plus le monde dans lequel le groupe l'a créé. Son existence est incompatible avec la leur et cela entraîne des conséquences insolites. Par ricochet, c'est Joanna Cross qui se retrouve menacée de dématérialisation. Plus personne ne la (re)connait ! Elle semble évoluer dans un autre monde.

Le docteur Towne rencontre Ralph Cazaubon, un descendant d'Adam ! Il est abasourdi lorsqu'il découvre que l'épouse de Cazaubon est nul autre que Joanna Cross. Le scientifique comprend qu'il ne s'agit pas de la même femme, mais de deux personnes distinctes.

Même si la finale du roman manque d'originalité et se devine aisément, cela n'a pas gâché ma lecture, car l'auteur décrit finement l'angoisse et le désespoir d'un scientifique qui tente de trouver du sens là où il n'y en a pas. Dans nos sociétés occidentales régulées par un ensemble de règles, de systèmes et de lois de tous ordres, David Ambrose

parvient à nous montrer la vacuité du discours scientifique. Coincé entre les principes fondamentaux de la science et des lois de la physique, le personnage de Sam Towne est incapable de quantifier, de mesurer et de théoriser la créature ou la chose appelée Adam Wyatt. Il y a une zone d'ombre qui échappe à ce que la raison humaine et le rationalisme scientifique définissent comme le sens et le non-sens, l'ordre et le chaos, le rationnel et l'irrationnel. Adam Wyatt représente cette tierce zone d'épaisseur et de non-dit qui se dérobe aux instruments et à toutes les explications scientifiques.

Mine de rien, David Ambrose travaille la mise en crise du discours scientifique. Malgré de multiples références à la physique quantique, au principe d'exclusion de Pauli, à la causalité locale et au théorème de Bell, ces instances d'authentification sont discréditées par la simplicité même avec laquelle l'auteur joue avec les notions de parapsychologie, de télépathie, de clairvoyance et de superstition qui renvoient à la spéculation, au hasard et au surnaturel. Loin d'indisposer le lecteur qui n'a aucune notion en physique, les éléments scientifiques ajoutent une note de crédibilité et d'objectivation à la création du fantôme d'Adam.

L'étude psychologique des personnages laisse un peu à désirer, et c'est dommage. Malgré quelques temps forts comme les confrontations entre Sam Towne et son mentor, on sait très peu de chose des membres du groupe prenant part à l'expérience. J'aurais aimé en connaître davantage sur ceux-ci.

Malgré quelques stratégies textuelles maintes fois exploitées, comme, par exemple, le scientifique placé en position de scripteur et l'introduction malhabile d'un univers parallèle, **Superstition** est un roman fort divertissant.

Estelle GIRARD



I Robot © 20th Century Fox

par Christian SAUVÉ [CS], Hugues MORIN [HM],  
et Daniel SERNINE [DS]

## I Robot

Cessons de nous torturer les méninges et ne considérons pas **I Robot** comme une adaptation du recueil d'Isaac Asimov, mais plutôt comme un film d'action futuriste avec quelques ressemblances amusantes avec l'œuvre du Bon Docteur.

Les étapes de développement du film sont d'ailleurs révélatrices sur le sujet. Un scénario d'origine titré « Hardwired » a été retouché pour profiter du fait que la 20<sup>th</sup> Century Fox possédait également les droits pour les histoires de robots d'Asimov. Est-ce donc une surprise si le film s'avère n'être au bout du compte qu'un drame policier saupoudré de scènes d'action ? La recette a bien servi Will Smith auparavant et demeure tout aussi efficace ici. Oh, il faut bien avouer que le scénario est truffé de problèmes : une maison à démolir alors qu'elle contient encore les effets de son propriétaire fraîchement décédé ? le dévoilement d'un produit dispendieux à une échelle impraticable par les lois économiques du marché ? des personnages capables de gravir des vingtaines d'étages d'escaliers sans s'essouffler ? Peut-être valait-il mieux, en effet, laisser Asimov en dehors de la paternité directe de cet ouvrage.

Il n'empêche que le réalisateur est Alex Proyas, celui-là même qui nous avait donné **The Crow** et **Dark City**. Il a réussi avec finesse à combiner une vision relativement optimiste du futur avec les impératifs d'un film d'action. Ces scènes d'action sont bien réalisées, par ailleurs. On retiendra une poursuite automobile effrénée, un affrontement robotique à haute vitesse et une bataille finale où la caméra se faufile joyeusement entre les obstacles. Ce n'est pas aussi

profond que **Minority Report**, mais le cinéma de SF s'intéresse si rarement aux futurs proches non-dystopiques que **I Robot** semble presque rafraîchissant.

Sur le plan de l'interprétation, ceux qui sont allergiques à Will Smith devraient se tenir loin. Bien qu'il incarne ici un personnage légèrement plus sérieux que de coutume, il n'en perd pas pour autant son penchant pour les bons mots sarcastiques et le placement de produit éhonté. (« Ça, mémé, c'est des Converse All-Star cuvée 2004 ! ») C'est plutôt Alan Tudyk qui vole la vedette derrière « Sonny », le robot par qui l'intrigue arrive : la combinaison de sa performance avec les effets spéciaux de haut niveau repousse les limites du réalisme. Quant à Bridget Moynahan, elle est trop jolie pour interpréter Susan Calvin, mais n'est-ce pas le cas de toutes les actrices hollywoodiennes ? On l'a dit, le film n'est pas fidèle au matériau d'origine ; on aura même assisté sur certains sites Web au triste spectacle de fans réclamant le boycott du film pour offenses réelles ou imaginées. Reconnaissons que certaines modifications sont agréables. Susan Calvin, par exemple, n'est qu'une assistante à Alfred Lansing plutôt qu'une roboticienne de premier niveau.

Heureusement, les Trois Lois de la robotique sont bien au centre de l'intrigue et, oui, il y a une certaine réflexion superficielle à leur sujet. Encore mieux, le film permet la redécouverte de la Loi Zéro, ce qui n'est tout de même pas rien lorsqu'on repense au trajet intellectuel qu'a pris l'ensemble de l'œuvre d'Asimov. Plus de 133 millions \$ plus tard, on reconnaîtra que les décisions prises par le studio se sont avérées des choix commercialement viables. Apprécions un film qui ne déçoit pas sur ses propres termes... et saluons le regain de visibilité de l'œuvre d'Asimov, grâce aux rééditions qui arrivent en librairies. [CS]

## The Chronicles of Riddick

Après quelques films de série B réussis (**Grand Tour**, **The Arrival**, **Below**), voici que le scénariste/réalisateur David Twohy passe à un niveau budgétaire supérieur avec cette suite à son **Pitch Black** de l'an 2000. Encouragé par le succès relatif du premier film et la popularité désormais établie de Vin Diesel, le studio Universal a mis le paquet en entourant Diesel – qui coûte beaucoup plus cher maintenant – de quelques acteurs connus dans des rôles de soutien pour cette production au budget de 105 millions \$. Ajoutez la publicité (35 millions \$, dit-on) et vous avez le genre de film qui aura un impact sur les profits trimestriels d'un studio.

Hélas, le succès n'a pas été au rendez-vous. L'accueil critique a été sévère ; le calembour « Riddick-ulous » s'est rapidement propagé. Pire : le box-office a été décevant.





© 2004 Universal Studios

À l'écoute, il n'est pas difficile de comprendre où ça a mal tourné. Commençons avec le talon d'Achille de la plupart des films de science-fiction : le scénario. Voyons voir... Une force maléfique menace l'empire et seul Riddick peut sauver la galaxie ! Tous les ingrédients d'un *space opera*, donc... sauf que le film se transforme en drame carcéral. Twohy ayant lui-même scénarisé (contrairement à **Pitch Black**), il ne faut pas chercher loin pour trouver qui blâmer. Sujet, structure, dialogues : **The Chronicles of Riddick** réchauffe du matériel qui était déjà éculé il y a trente ans. Ainsi, les dialogues sont torturés en un style pseudo-littéraire trop souvent vu dans de la mauvaise fantasy épique. Des prophéties annoncées à gauche et à droite laissent une mythologie peu convaincante faire le travail du scénariste. Par ailleurs, critiquer un film hollywoodien sur le plan scientifique est un sport trop facile ; et pourtant même les plus indulgents hocheront la tête de dépit lorsque les personnages doivent – attendez d'entendre ça – courir plus vite que le lever du soleil. Sur une planète aux températures soit infernale soit glaciale, mais curieusement dotée d'une atmosphère respirable.

Et pourtant, même après ces critiques sévères, il reste difficile de ne pas éprouver une certaine affection pour le film. Pour le spectacle, d'abord. Malgré la laideur monochrome de l'image – ce n'est pas parce que le choix est délibéré que c'est plaisant à regarder –, il est impossible de nier qu'une certaine grandeur se dégage de quelques scènes. Le *space opera* n'est pas un genre couramment abordé au

cinéma, et n'importe quelle tentative pour s'y attaquer, même ratée, saura réchauffer le cœur des amateurs de E. E. Doc Smith et autres. Reconnaissons à Twohy de l'ambition, même si ses talents de scénariste n'étaient pas à la hauteur. **The Chronicles of Riddick** devait être le premier volet d'une trilogie. On peut maintenant douter que ce sera le cas. Peut-être vaut-il mieux y voir une leçon : ambition sans talent n'est que ruine financière... [CS]

### Alien Versus Predator

Oui, **Alien Versus Predator** est un film de série B inspiré de bandes dessinées et de jeux vidéos. Cette rencontre a d'abord été faite avec succès dans les *comics* de la maison d'édition Dark Horse, puis dans deux *shooters* de Sierra. Mais cela ne nous dit rien sur les forces et les faiblesses de ce film. Pour ce faire, peut-être est-il préférable de considérer ce film comme une version cinématographique de *fan fiction*, ce type de fiction publiée par des enthousiastes, presque toujours amateurs, qui se déroule dans l'univers d'une œuvre populaire, le plus souvent médiatique (ex : *Star Trek*).

Sans même aborder la question de la qualité littéraire, le premier problème de la *fan fiction*, c'est qu'elle s'approprie du matériel et des personnages protégés par le droit d'auteur. Or ce problème particulier ne se pose pas dans le cas d'**Alien Versus Predator**, puisque les deux franchises appartiennent à la 20<sup>th</sup> Century Fox. La *fan fiction* cinématographique ne serait pas un nouveau phénomène de toute façon. N'est-ce pas ce qui se passe lorsqu'un studio produit une suite sans la participation des créateurs originaux ? Que dire de **Terminator 3** sans la participation de James Cameron ? Des films tels **Freddy versus Jason** ont au moins le mérite d'annoncer leur nature.

Dans ce cas-ci, aussitôt engagé un réalisateur/scénariste habitué aux adaptations de jeux vidéos (Paul W. S. Anderson : **Mortal Kombat** et **Resident Evil**), Fox pouvait partir le bal. Disons tout de suite que la mise en situation est concise et efficace. Un riche industriel découvre une pyramide cachée sous la calotte glaciaire Antarctique et assemble une équipe pour aller y jeter un coup d'œil. Malheureusement, l'équipe arrive au moment où s'active un rituel maintes fois répété : la pyramide est un terrain de chasse spécialement conçu pour la race des *Predators*, pour qu'ils puissent y tester leur habileté contre la proie la plus dangereuse qui soit, les *Aliens*...

Entre ce film et ses illustres prédécesseurs, il est sage de ne pas chercher de liens autres que l'apparence des créatures et la révérence fétichiste avec laquelle on traite leurs armes. Malgré des clins d'œil (un rôle pour Lance Henriksen, le « Bishop » d'**Aliens**), les mytho-



© 2004 20th Century Fox

logies ne sont pas respectées. Le cycle de reproduction des *Aliens* est nettement plus rapide ici et ce que l'on apprend à leur sujet ne concorde pas avec le reste de la série *Alien*. Un indice supplémentaire que nous sommes dans de la *fan fiction* : les ressemblances les plus visibles sont au plan de la forme. L'héroïne est calquée sur Ellen Ripley, la structure du film est empruntée à **Resident Evil**, le tout se soldera par un combat final inspiré de la fin d'**Aliens**, et ainsi de suite. Pourquoi innover lorsque l'on est assuré de vendre assez de billets au public captif des *fans* ?

La ressemblance avec la *fan fiction* s'accroît en écoutant les dialogues, fades et truffés de clichés. « *I'd rather have it and not need it than need it and not have it* » et « *The enemy of my enemy is my friend* », cette dernière maxime répétée avec *gravitas* pas moins de deux fois. Ne parlez même pas d'exactitude scientifique : les lois de la physique n'existent pas dans un film où des personnages sur une luge (qui *monte*) peuvent réussir à échapper à une détonation nucléaire, dans un univers où l'hypothermie, manifestement, est un phénomène inconnu.

Après tant de récriminations, est-il encore possible de dire du bien de ce film ? Peut-être. Peu de spectateurs vont s'ennuyer durant les quelque 101 minutes du film. Malgré quelques scènes d'action confuses, Anderson connaît son métier et agence le tout de façon mécanique qui ne laisse aucune place au gaspillage : il livre exactement ce que l'on espérait. Après tout, le film s'intitule bien **Alien Versus Predator**. [CS]

## Spider-Man 2

Forte du grand succès de **Spider-Man**, la même équipe revient avec un second opus, intitulé simplement **Spider-Man 2**. Tobey Maguire reprend avec autant de compétence le rôle de Peter Parker, alias Spider-Man, le super-héros solitaire.

Peter a décidé de cacher ses sentiments pour la belle Mary-Jane afin d'éviter de mettre la vie de celle-ci en danger. Il mène sa vie d'étudiant et continue de voir son ami Harry Osborn, même si ce dernier a juré de venger son père (alors le Green Goblin), tué par Spider-Man dans le premier film. Pendant ce temps, le docteur Octavius, dont les recherches sont financées par Osborn, offre une démonstration publique de sa dernière création. L'expérience tourne mal et laisse le scientifique sous le contrôle de tentacules métalliques intelligents désormais greffés à son corps, le transformant en une espèce de pieuvre humaine, le Doc Ock. Celui-ci, voulant poursuivre ses recherches, menace Harry Osborn, qui lui accordera ce qu'il désire si « Octopus » lui livre Spider-Man. Pendant ce temps, découragé, Peter Parker a décidé de redevenir lui-même et d'abandonner son alter ego pour toujours...

Le scénario de ce second volet de ce qui sera certainement une trilogie (et éventuellement d'une franchise plus large) est calqué sur le premier film, lui-même calqué sur divers épisodes de la bande dessinée. **Spider-Man**, comme la majorité des *comics* créés par Stan Lee pour Marvel, avait un moule assez classique. Une fois le héros bien défini, il doit affronter un vilain à chaque épisode, vilain dont on nous retrace aussi l'origine si c'est sa première apparition. L'avantage qu'ont eu les scénaristes de ce second film, c'est qu'ils n'avaient plus besoin de présenter les personnages principaux, à part le nouveau méchant, bien entendu. D'où la facilité que le scénario de **Spider-Man 2** semble avoir à poursuivre l'histoire entamée dans le premier film. On a continué à exploiter l'intéressant personnage de Harry Osborn, en créant des liens avec le nouveau méchant, pour préparer le terrain pour le troisième film. Je suis persuadé qu'une fois les trois films complétés, ils formeront un ensemble plus cohérent et intéressant que les films individuels. Bref, on fait un peu éclater le moule classique du film de super-héros à épisodes indépendants.

Si l'on compare les deux films, on se rend compte que le second volet est un peu plus bavard. Ce n'est nécessairement un défaut. On y explore un peu plus les tourments de Peter, ce qui laisse aussi un peu plus de place à Tobey Maguire pour travailler. La scène qui suit sa décision de mettre de côté ses activités de sauveur est un pur délice. Par contre, il y a aussi quelques ratés, notamment une longue



© 2004 Columbia Pictures Industries

scène entre Peter et sa tante May sur la nécessité pour les jeunes d'aujourd'hui d'avoir des héros, scène ennuyante que l'on aurait pu couper des deux tiers. Enfin, j'aurais peut-être laissé une plus grande place au personnage de Mary-Jane, qui est présente tout le long, mais qui semble subir plutôt qu'agir. Dommage, quand même, de sous-utiliser le talent de Kirsten Dunst.

Ceci dit, **Spider-Man 2** est d'abord et avant tout un film de divertissement. Le premier film plaçait la barre haute, et sa suite relève le défi avec habileté. On ne s'y ennue pas. La réalisation, la musique, les éclairages, l'interprétation : tout est impeccable. Les effets numériques semblent encore mieux réussis que dans le premier ; bref, un sans-faute à presque tous les niveaux. Et n'oublions pas Alfred Molina, qui compose un Doc Ock particulièrement intéressant, poursuivant dans la veine du Green Goblin de Willem Dafoe. Toutefois, je remarque avec un peu de tristesse que malgré toutes ses qualités, le film m'a moins enthousiasmé que le premier. Et je ne peux mettre la faute que sur l'absence de l'effet nouveauté, preuve que l'on s'habitue très vite à ce genre de petit plaisir au cinéma. [HM]

Il n'y a pas de mot français pour « *prequel* »

**Exorcist : The Beginning** est un de ces films comme ci, comme ça, que je trouve difficiles à commenter. Il n'est ni terriblement mauvais, ni terriblement bon. Une seule certitude : vous pouvez



attendre la sortie du DVD ; c'est quand même un honnête film de fantastique horrifique. Les moments vraiment horribles sont rares mais bien sentis...

Toute comparaison avec le « premier » **Exorciste** est vaine. Manifestement, le réalisateur Renny Harlin (**Cliffhanger**, **Die Hard 2**) et le scénariste William Wisher (**13<sup>th</sup> Warrior**, **Judge Dread**) ont étudié le modèle originel et se sont constitué une feuille de route dont ils cochaient les items au fil du tournage :

- lit secoué ✓
- brusque refroidissement provoquant la condensation de l'haleine ✓
- visage enflé et grimaçant ✓
- impossibles contorsions de la personne possédée ✓
- exorciste projeté au loin par une force invisible ✓
- voix rauque lançant des obscénités (mais pas trop, on n'est plus en 1973 !) ✓

L'histoire (à laquelle William Peter Blatty a contribué) n'en est pas pour autant une copie de l'original, ni d'**Exorcist 2: The Heretic**, qui se passait lui aussi en Afrique, mettant en vedette Richard Burton et une multitude de sauterelles.

Lankester Merrin, le prêtre catholique jadis interprété par Max von Sydow, l'est cette fois-ci par Stellan Skarsgard (qui nous a donné un chef saxon fort réussi dans **Arthur**). La Deuxième Guerre mondiale est terminée depuis quelques années seulement, et Merrin y a perdu la foi lors d'une tragédie digne de **Sophie's Choice**. Il s'est replié sur l'archéologie, sa spécialité de jeunesse, et il se laisse convaincre de participer à des fouilles inusitées au Kenya : une église chrétienne de style byzantin vient d'être exhumée, en parfait état mais datée du cinquième siècle, époque où le christianisme n'avait pas pénétré si loin en Afrique. Merrin trouvera, dans une caverne sous l'autel, une statue du démon Pazuzu, celle qu'on voyait au début du film originel, phallus en moins (pudibonderie contemporaine oblige). L'église aurait été construite par-dessus un site maudit, afin de le neutraliser en quelque sorte, ou pour y contenir le Mal.

Dans un enchaînement liminaire un peu fastidieux, une galerie de personnages, dont une femme médecin survivante des camps de concentration (Izabella Scorupco), accueille le quasi-défroqué à son arrivée au site de fouilles, et l'on sait bien que certains y laisseront leur peau. Comment et dans quelles circonstances, voilà l'un des enjeux du film, qui impliquera des hyènes extrêmement féroces, un soûlon remarquablement amoché, des mouches pas trop envahissantes, des soldats britanniques et un officier particulièrement colonialiste, des corneilles cavernicoles et des Africains en révolte.

Mentionnons que les effets visuels ne sont guère convaincants (un mauvais point pour une firme montréalaise dont je n'ai pas noté le nom). Au total, un réalisateur finno-américain, des vedettes suédoises (Skarsgard) et polonaise (Scorupco), une histoire située en Afrique mais tournée à Cinecittà, font une pâte qui ne lève guère mais ne s'avère pas trop indigeste.

Et si, comme à peu près tout le monde, vous avez vu le film de William Friedkin, vous savez forcément que Lankester Merrin retrouvera la foi et remettra la soutane. [DS]

### Spy Kids avec de plus gros gadgets

En un mot comme en cent, **Thunderbirds** version 2004 est un film pour enfants. Comme dans tous les films étatsuniens pour enfants, le mot « famille » y est répété une centaine de fois au fil des dialogues (si vous aviez besoin d'un indice supplémentaire).

Je ne devrais pas me montrer trop sévère envers cette gentille production. Quand nous étions rivés au petit écran (noir et blanc) pour chaque épisode de la série, les gens de ma génération étions enfants. Nous avons vieilli (mais pas les fusées de l'*International Rescue* : elles auraient plutôt rajeuni !); le film vise nos rejetons ou même nos petits-enfants, il ne fallait pas vraiment s'attendre à une version « adulte » d'une émission de marionnettes.

**Thunderbirds** est donc sans prétention, et manifestement sans ambition – après tout, on a engagé Jonathan Frakes comme réalisateur (**Star Trek : Nemesis**). Mais non sans humour : Ben Kingsley



cabotine autant qu'il veut dans le rôle du vilain (Hood, nettement inspiré de Fu Man Chu), avec son pouvoir hypnotique qui lui permet de contrôler ses adversaires « comme des marionnettes », je cite. Lady Penelope, avec ses véhicules roses, son chauffeur Parker et ses coiffures à géométrie variable sorties tout droit d'**Austin Powers**, est une manifestation de la proverbiale « langue dans la joue » des scénaristes (désolé, il faut connaître l'anglais pour la comprendre, celle-là).

Comme des parents que leurs enfants ont traînés au spectacle de leur choix, on s'assoit donc et on se détend, notant avec fascination comment les installations secrètes de l'île ont été reproduites, avec une ingéniosité accrue, reconnaissant avec amusement tel ou tel véhicule de sauvetage (vous vous rappelez la taupe mécanique ?). Puis tous ces jeunes inconnus qui jouent les fils Tracy (en compagnie de Bill Paxton) incarnent efficacement les super-marionnettes de Gerry et Sylvia Anderson. Et on ne les démêle guère mieux les uns des autres, sauf le plus jeune, Alan, un ajout dans ce film.

C'est le genre de DVD à ranger dans la vidéothèque de secours, pour les jours de pluie où les mioches seront trop agités. Mais attendez-vous à ce qu'il rejoue, vingt, trente fois... [DS]

